

LES  
**CHEVALIERS DU POIGNARD**

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

Tout cela était peu de chose ; la chapelle était bien triste, bien froide, bien pauvre et bien nue, et pourtant ces murailles sans ornements et ces voûtes humides avaient repris je ne sais qu'elle solennité imposante qui ne manque jamais aux monuments du culte catholique.

Il pouvait être sept heures du soir, et l'on achevait ces travaux lorsque Denis parut sur le seuil de la chapelle, qui n'était éclairée en ce moment que par la faible lueur d'une misérable petite lampe de cuivre.

—Allumez les candélabres! —dit le jeune homme, —je veux juger de l'effet.

Cet ordre fut exécuté aussitôt.

Les seize bougies des deux candélabres étincelèrent.

—Mes enfants, —s'écria Denis, —je suis content de vous! vous avez fait de la bonne besogne!... Maintenant, à table!... venez porter avec moi un toast à la santé du gentilhomme français Raoul de Navailles, qui se marie cette nuit!...

XXVI. — DEUX TABLEAUX.

Il était près de minuit.

A ce moment précis, deux scènes d'un ordre bien différent, quoiqu'elles tendissent malheureusement à un but commun, se passaient au château de Falkenhorst. C'était, d'abord, dans la chambre du capitaine, devenue depuis deux ou trois jours celle de Marguerite. La jeune fille n'avait pu changer de vêtements, puisqu'elle ne possédait que la robe qu'elle portait sur elle au moment où elle était tombée aux mains des chevaliers du poignard. Mais cette robe blanche pouvait servir de parure à la fiancée, à l'heure solennelle de la bénédiction nuptiale. Pour être belle et charmante, Marguerite n'avait besoin d'aucune ressource de coquetterie. Cependant elle s'était parée de son mieux, c'est-à-dire qu'elle avait natté avec un soin tout particulier ses longs et magnifiques cheveux noirs. Leurs tresses épaisses et brillantes, et d'une incroyable opulence, faisaient deux fois le tour de sa jolie tête et formaient comme un divin diadème au-dessus de son front si virginal et si pur.

La douce inquiétude de l'heure solennelle qui se faisait proche, jointes aux émotions trop fortes des jours précédents, avait un peu pâli les couleurs si fraîches des joues veloutées de la jeune fille. Une sorte de fièvre, facilement explicable, faisait battre plus vite le sang dans ses artères, et donnait aux prunelles de ses grands yeux un éclat et un rayonnement inhabituels. Marguerite, pendant quelques secondes, se regarda dans une grande glace de Venise et se trouva belle. Mais, presque aussitôt, elle se reprocha cette coquetterie vaniteuse, si en désaccord avec sa nature simple et modeste, et qui lui semblait surtout singulièrement déplacée en un moment si grave.

Il n'y avait, dans la pièce que nous avons décrite, ni un crucifix, ni une statue ou une image de la Vierge, ni même un rameau de buis béni, touchants symboles qui parlent à l'âme et sur lesquels le regard aime à s'attacher quand la prière s'échappe du cœur pour monter vers le ciel.

Marguerite tira de son sein une petite croix d'argent, suspendue à un ruban noir, et que, depuis son enfance, elle avait toujours portée. Cette petite croix venait de sa mère. Elle appuya longuement contre ses lèvres cette pieuse relique, puis elle s'agenouilla au pied du lit et cacha sa tête dans ses mains: —Mon Dieu! —murmura-t-elle, —vous que je crains et que je bénis, vous lisez dans les cœurs, et vous voyez dans le mien que je ne crois pas mal faire en m'unissant à l'homme que j'aime et dont je suis aimée... Vous savez, mon Dieu, que j'aurais préféré souffrir et mourir plutôt que de désobéir à la volonté de mon père... mais mon père lui-même approuvait et désirait cette union... Si ses sentiments ont paru changés, c'est qu'il a été trompé par de mensongères apparences... Mais vous, mon Dieu, vous ne me blâmez point de donner ma vie entière à l'homme par qui la vie m'a été conservée... Elle sera bien triste, cette union célébrée la nuit, furtivement, dans une sombre chapelle, dans un château qui est un repaire de démons à figures humaines!... Elle eût été si belle, si mon père, ce noble et vieillard, le visage radieux d'espérance et de bonheur, m'avait de sa main chérie, conduit lui-même à l'autel!... Oh! quel bonheur eût été le mien si j'avais senti la bénédiction sainte et paternelle descendre sur mon front, avant d'échanger mon nom de famille contre un autre nom plus doux... Vous ne l'avez pas permis, mon Dieu!... ce suprême bonheur m'a été refusé!... Sans doute je ne le méritais pas!... Mais j'espère en vous, mon Dieu, j'obéis à vos vœux qui m'a parlé par la bouche d'un de vos ministres. Je crois fermement que, malgré les funèbres auspices sous lesquels elle est contractée, vous permettrez que cette union soit heureuse, vous permettrez que mon père, enfin éclairé, m'ouvre de nouveaux bras et son

cœur, et vous ne me refuserez pas d'être une épouse chaste et une mère heureuse!...

Marguerite continua de prier ainsi. Comme un doux parfum s'exhale du sein des fleurs à demi brisées par l'orage, de même sa prière si mélancolique et si touchante s'échappait de son cœur et s'envolait vers Dieu, ainsi qu'une bouffée d'encens, dans le sanctuaire, aux jours de fête.

Pénétrons maintenant dans la grande salle souterraine qui servait de réfectoire aux chevaliers du poignard.

Le festin tournait à l'orgie. De tous les acteurs de ce repas nocturne, Denis était peut-être le seul qui eût conservé son sang-froid. Une effrayante quantité de bouteilles vides, gisant sur la table et sur les dalles, prouvait que la raison de ces vaillants athlètes n'avait succombé que sous le poids de libations prodigieuses. Tous parlaient, ou plutôt criaient, hurlaient à la fois. Les vociférations et les blasphèmes se croisaient avec les éclats de rire et les couplets de chansons obscènes.

Chose étrange!... inouïe!... et qui aurait semblé fantastique à un spectateur transporté tout à coup dans cet enfer, l'homme qui semblait dominer cette monstrueuse bacchanale, l'homme qui riait le plus haut et chantait le plus fort dans ce pandémonium satanique, cet homme était revêtu d'une robe de prêtre!... Cet homme était celui que nous avons entendu soutenir, exhorter, conseiller Marguerite!... Y avait-il donc là monstrueuse profanation ou déguisement sacrilège?

—Eh bien! capitaine, —cria cet homme en remplissant de nouveau son verre, en le vidant une fois de plus, et s'adressant à Denis, —que pensez-vous de moi?... Avez-je trop vanté mes talents, et suis-je, oui ou non, passé maître?....

—Tu es un grand homme, mon compère Lustmann, —répliqua Denis, —et je te proclame bien haut un prodige de fourberie et d'hypocrisie; mais prends garde....

—A quoi, capitaine?....

—A ce bon vin, mon garçon, auquel tu fais trop grande fête....

—Et pourquoi donc prendre garde, capitaine? que voulez-vous qu'il me fasse, ce bon vin?... D'abord, le vin, c'est mon ami!... doit-on se défier d'un ami?....

—Non, sans doute, mais ton ami te jouera quelque mauvais tour!... il t'empêchera de conserver jusqu'au bout l'esprit de ton rôle... —Allons donc, capitaine!... vous ne me connaissez pas!... plus je boirai, au contraire, plus j'aurai d'éloquence et d'onction!... il se pourrait même que ce liquide bienfaisant arachât de mes yeux, juste au bon moment, quelques larmes paternelles, ce qui serait d'un superbe effet!....

Denis se mit à rire.

—Décidément, —fit-il, —tu as réponse à tout! Bois donc tant que tu voudras, puisque tu es si sûr de toi!....

Lustmann ne répondit qu'en portant à sa bouche et en appuyant à ses lèvres le goulot d'une énorme bouteille. Quand il la replaça sur la table, elle était vide.

Ce Lustmann, nos lecteurs l'ont deviné depuis longtemps sans doute, n'était autre chose qu'un chevalier du poignard, chargé de jouer le rôle principal dans la comédie sacrilège qu'il avait préparée. Ce misérable, jadis étudiant en théologie, avait été chassé honteusement des rangs de ses condisciples, pour lesquels il était devenu un objet d'horreur et de scandale. L'ex-théologien avait donc jeté la soutane aux orties pour prendre la jaquette du bandit. Nous l'avons vu déjà à l'œuvre à l'auberge du Faucon blanc.

Cependant, minuit sonna. C'était, on s'en souvient, l'heure fixée pour la célébration du mariage.

Depuis quelques minutes, Denis, ou plutôt le chevalier Raoul-Hector de Navailles avait rejoint sa fiancée.

Nous avons déjà décrit le simple costume de Marguerite.

Denis, qui avait une immense garde-robe à sa disposition, s'était habillé avec une recherche et un luxe extrêmes. Il étincelait d'or et de pierreries. Les broderies éclatantes de son habit et de sa veste, et les bijoux dont il était chargé, contrastaient d'une façon bizarre avec la robe toute unie et sans aucun ornement de la jeune fille. Nous ne savons si cette dernière remarqua la toilette éclatante de son fiancé; dans tous les cas, elle ne songea point à s'en étonner.

Qu'avait affaire en ce moment son âme avec d'aussi misérables détails?....

—Chère Marguerite, —dit le jeune homme, —tout est prêt... venez....

Et il présenta à Marguerite sa main droite, sur laquelle elle s'appuya, émue et tremblante....

Denis ouvrit la porte.

Au dehors, tous les chevaliers du poignard, le visage masqué de velours noir, portaient des torches et faisaient la haie. La plupart chancelaient sous le double poids de l'ivresse et du sommeil.

Au milieu de cette étrange escorte, les deux jeunes gens marchèrent ainsi jusqu'à la chapelle. Marguerite tremblait de plus en plus à chaque pas. Enfin on arriva. Le faux prêtre, agenouillé devant l'autel, dans une attitude de

piété mentense, semblait prier avec recueillement. Au bruit des pas des nouveaux venus, il quitta cette humble posture et se retourna. Son visage, un instant auparavant rougi et défiguré par l'ivresse, n'exprimait plus qu'une onction pieuse et sereine. Il adressa aux deux fiancés une sorte de petit discours fort évangélique et tout paternel. Ensuite il monta à l'autel, et il eut l'audace cynique de commencer et de poursuivre jusqu'à la fin une étrange et infâme parodie de la célébration des saints mystères.

Malgré lui, Denis se sentait presque épouvané tandis que s'accomplissait sous ses yeux ce monstrueux sacrilège qu'il avait ordonné. Par instants il lui semblait que la colère de Dieu allait s'éveiller enfin et foudroyer les misérables qui profanaient ainsi un autel consacré. Plus d'une fois il fut au moment de crier à son complice obéissant: —Arrête!....

Mais Dieu fut clément jusqu'au bout. Le tonnerre ne gronda point. Denis rit en lui-même de ses terreurs involontaires.

Enfin le faux prêtre descendit de l'autel et s'approcha de Marguerite et de Denis.

—Raoul de Navailles, —demanda-t-il d'un ton grave, —prenez-vous cette femme pour épouse?

—Oui, —répondit vivement Denis.

—Marguerite de Kergen, —continua le misérable, —acceptez-vous cet homme pour époux?

—Oui, —murmura la jeune fille.

—Vous êtes unis devant Dieu... Allez, et soyez bénis!....

De douces larmes coulaient des grands yeux de la douce Marguerite. Un feu sombre et presque infernal étincelait dans ceux de Denis.

—Ah! —se disait-il à lui-même avec une joie sinistre, en prenant la main de mademoiselle de Kergen pour la conduire hors de la chapelle, —de par l'enfer, cet ange m'appartient maintenant... Nulle puissance humaine ne pourrait désormais me la ravir!... Elle est, comme moi, donnée au diable!

Troisième Partie — L'Hotel des Nefes

I. — L'INTENDANT.

L'Hotel des Nefes, ainsi nommé parce que les terrains sur lesquels il avait été bâti, cent ou cent-vingt ans auparavant, étaient plantés jadis de néfliers d'un grand rapport, était inoccupé depuis longtemps.

Son dernier habitant avait été le vieux marquis de Maillepré. Ce grand seigneur mourut sans enfants dans un âge très-avancé. L'hotel des Nefes échut à un de ses collatéraux, le baron du Croisic, gentilhomme immensément riche, qui possédait à la place Royale un autre hotel beaucoup plus vaste et beaucoup plus beau. Il ne pouvait donc habiter le nouvel immeuble qui lui tombait en partage, et il ne songea point à en tirer parti en le louant.

L'hotel des Nefes demeura par conséquent complètement désert, et comme on n'y faisait aucune réparation, l'intérieur se dégradait peu à peu de la façon la plus déplorable.

Le baron de Croisic mourut à son tour. Il n'avait qu'un fils. Ce fils avait un intendant. Cet intendant lui remontra respectueusement qu'il était d'une mauvaise administration de laisser dans une fortune des non-valeurs aussi importantes que l'hotel des Nefes, lequel se pouvait facilement vendre cent cinquante mille livres, ou se louer deux mille écus par an.

La conclusion fut qu'il fallait, dans le délai le plus bref, chercher à vendre ou à louer. On s'enquit d'un acheteur.

On n'en trouva pas.

Restait la ressource de la location; mais d'énormes réparations étaient indispensables pour empêcher cette ressource d'être illusoire.

Un architecte dressa un devis de ces réparations. Le chiffre qu'il demandait pour s'en charger parut exorbitant au nouveau propriétaire, jeune homme des plus prodigues, qui n'aurait pu se résoudre à voir sortir de ses mains, pour une dépense de ce genre, des sommes qu'il préférerait hasarder sur le tapis vert des brelans, ou éparpiller dans les boudoirs des belles filles de l'Opéra.

Les choses restèrent donc en cet état.

Mais voici qu'un beau matin, le fondé de pouvoir d'un riche gentilhomme étranger vint faire des propositions à l'intendant du baron du Croisic.

Ces propositions étaient magnifiques.

Le gentilhomme étranger proposait un bail de douze ans et prenait toutes les réparations à son compte. Comme bien on pense, le marché fut conclu à l'instant même.

Le lendemain une nuée d'ouvriers, introduits par la petite porte des jardins, prenaient possession de l'hotel et se mettaient à la besogne. Le fondé de pouvoirs ne les quittait pas d'une minute. Il activait le travail d'une façon véritablement fantastique et prodigait l'or.

Le gentilhomme étranger ne devait arriver que quand tous les travaux seraient terminés. On ne disait pas son nom.

Au bout de huit ou dix jours les réparations et les embellissements intérieurs de l'hotel des Nefes étaient presque entièrement terminés.

Enfin, le dernier coup de pinceau fut donné, on acheva la dernière dorure.

Puis vinrent les tapissiers, apportant un mobilier splendide.

Des tableaux d'une grande valeur se suspendirent aux boiseries sculptées des salons. Des cristaux magnifiques, une nombreuse argenterie, prirent place sur les dressoirs de la salle à manger. Il y eut des fleurs dans les jardins, dans les escaliers, dans les vestibules, —enfin partout. Bref, l'hotel devint un petit palais qui semblait ne plus attendre que l'arrivée de ses maîtres pour que tout ce luxe s'animât et prit en quelque sorte la vie.

L'intendant du gentilhomme étranger paya les derniers ouvriers avec une générosité seigneuriale et les congédia.

Puis il sortit lui-même de l'hotel en emportant avec lui toutes les clefs.

Pendant le reste de ce jour et pendant la journée du lendemain il fut absent, et l'hotel resta solitaire et abandonné comme avant sa restauration.

Enfin, la nuit qui suivit le second jour, et vers une heure du matin, une voiture sans armoiries, traînée par deux vigoureux chevaux, s'engagea dans la rue et s'arrêta devant une porte secrète de l'hotel de Nefes.

II — LES OUVRIERS.

Le cocher était seul sur son siège. Contre la coutume, aucun laquais ne se tenait debout sur le marchepied de derrière.

Une main sortit de la voiture et ouvrit la portière, du côté qui touchait presque à la muraille. Puis l'individu auquel appartenait cette main sauta lestement sur le pavé, sans toucher au marchepied.

On eût pu voir alors un faible rayon jaillir de l'âme d'une lanterne sourde et se diriger vers la porte secrète. Le visiteur nocturne chercha et trouva l'entrée microscopique d'une serrure dans laquelle il introduisit une petite clef. La porte s'ouvrit.

Ceci fait, le personnage dont il s'agit revint auprès de la voiture.

—Messieurs, dit-il avec la plus extrême politesse, —voulez-vous vous donner la peine de descendre?

Deux hommes descendirent successivement en effet, mais avec une extrême lenteur et, pour ainsi dire, à tâtons.

Ceci s'explique. Ces deux hommes avaient la figure entièrement cachée par des masques de velours noir, dans lesquels, soit oublié, soit intention, on n'avait pas pratiqué de trous pour les yeux.

L'un de ces hommes portait sur l'épaule droite un grand sac de cuir qui semblait très-lourd, et duquel s'échappait un bruit de ferrailles.

—Venez, —dit le personnage à la lanterne. Et, prenant par la main ses deux compagnons, il leur fit franchir le seuil de la petite porte qu'il referma avec grand soin derrière eux.

On entendit aussitôt au dehors le bruit de la voiture qui s'éteignait rapidement.

L'inconnu (lequel, par parenthèse, n'était autre que l'intendant du gentilhomme étranger mis par nous en scène dans le précédent chapitre) reprit les deux hommes par la main, et leur fit faire, dans le jardin, une quantité de tours et de détours, de façon à leur persuader qu'ils parcouraient un chemin considérable, tandis qu'en réalité ils tournaient dans une espace de moins d'un demi-arpent.

Enfin cette promenade dut avoir un terme. L'intendant et ses compagnons franchirent ensemble les marches d'un large perron tout embaumé de vases de fleurs. La porte du vestibule fut ouverte à l'aide de l'une des clefs d'un trousseau assez volumineux, et les trois hommes pénétrèrent dans ce vestibule.

Cette première pièce était d'un bon style et d'un grand caractère, sévère et gracieux à la fois.

Les boiseries qui recouvraient les murailles étaient à deux teintes, blanches et gris pâle.

Un grand lustre de cuivre, à vingt-quatre branches, pendait au plafond.

Huit statues de marbre blanc, représentant des nymphes et des déesses, appuyées contre les panneaux et supportées par des piédestaux de marbre vert, étaient couronnées de corbeilles remplies de fleurs naturelles. Entre les statues de grands vases d'une forme charmante étaient également remplis de fleurs.

L'atmosphère de ce vestibule était embaumée comme celle d'une serre.

L'intendant ouvrit une des quatre portes hautes et larges qui donnaient dans le vestibule.

Il introduisit ses compagnons dans une antichambre, ou salon d'attente, simplement meublée de larges banquettes de velours rouge à crêpe d'or. Il leur fit traverser deux salons, meublés avec un luxe si grand, qu'il nous faudrait vingt pages de descriptions pour en donner seulement une idée imparfaite à nos lecteurs.

(A continuer.)

**\$50,000 VALANT**

CONSISTANT EN

**HABILES FAITES.**

DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX,

MERCERIES, &c., &c., &c.

Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits

et avec promptitude.

Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL,  
151, Rue St. Joseph.